

qui ait essayé d'établir une classe de règles distinctes pour la syntaxe du langage par gestes. « Le sujet vient avant l'attribut, l'objet avant l'action. » Une troisième construction est commune quoique non nécessaire : « la personne ou la chose qui modifie vient après celle qui est modifiée. » La première construction par laquelle « cheval » est mise avant « noir » met le sourd-muet à même de fournir à sa syntaxe, à un certain point, la distinction entre les adjectifs et les substantifs, distinction que ses signes imitatifs n'expriment pas eux-mêmes.

« Des deux autres constructions, nous trouvons un bon exemple dans une remarque de l'abbé Sicard, qui s'exprime en ces termes : « Un élève à qui je fis un jour cette question : « Qui fit Dieu ? », et qui répliqua : « Dieu ne fit rien », ne me laissa plus aucun doute quant à cette sorte d'inversion habituelle aux sourds-muets, lorsque je continuai à lui demander : « Qui fit le soulier », et qu'il répondit : « Le soulier fait le cordonnier. » De même, quand Laura Bridgman, qui était aveugle aussi bien que sourde et muette, eut appris à communiquer des idées en épelant des mots sur ses doigts, elle disait : « fermer porte » — « donner livre » sans doute parce qu'elle avait appris ces phrases telles quelles, mais quand elle faisait des phrases par elle-même, elle revenait à la syntaxe naturelle des sourds-muets et épelait : « Laura pain donner » pour demander du pain, et « eau boire Laura » pour exprimer son besoin de boire... — Un air d'interrogation transforme une assertion en question, et semble faire toute la différence entre « le maître est venu » et « le maître est-il venu ? » Les pronoms interrogatifs *qui ? quoi ?* sont exprimés en regardant et en cherchant en tous sens d'une manière inquisitive, c'est-à-dire par des essais infructueux pour dire *il, cela*. La manière dont l'enfant sourd-muet demande « qui vous a battu ? » serait « vous battu qui était-ce ? » Quoiqu'il soit possible de rendre une certaine quantité d'énoncés et de questions simples presque geste pour mot, le concrétisme de la pensée qui appartient au sourd-muet dont l'esprit n'a pas été très développé par l'usage du langage écrit, et même de celui qui a reçu une certaine instruction, quand il pense et formule ses pensées en ses signes natifs, demande ordinairement une refonte des phrases plus complexes.

« La question si répandue parmi nous : « qu'avez-vous ? »,

sera rendue par : « vous, souffrant ? » « vous avez été battu ? » et ainsi de suite. L'enfant sourd-muet ne demandera pas : « qu'avez-vous pour dîner hier ? », mais « aviez-vous soupe ? » — « aviez-vous bouilli ? », et ainsi de suite. Une phrase conjonctive s'exprimera par une alternative ou un contraste. « Je serai puni si j'ai été paresseux et méchant » sera rendu par : « moi, paresseux, méchant, non ! paresseux, méchant, moi, puni, oui ! » L'obligation peut être exprimée de la même manière : « je dois aimer et respecter mon maître » sera rendu : « professeur, moi battre, tromper, mépriser, non ! — Moi, aimer, honorer, oui. » Comme Steinthal le dit dans son admirable essai, c'est l'assurance que le langage donne à l'esprit de l'homme, en reliant les unes aux autres, et fermement, les idées dans toutes leurs relations, qui seule l'amène au procédé plus court consistant à n'exprimer que le côté positif de l'idée, en négligeant le côté négatif.

« Faire » est une idée trop abstraite pour le sourd-muet. Pour montrer que le tailleur fait un vêtement, ou le menuisier une table, il représentera le tailleur cousant le vêtement, et le menuisier sciant et rabotant la table. Une proposition telle que : « La pluie rend la terre fertile » ne rentrerait pas dans sa façon de penser : « pluie tomber, plantes pousser », voilà quelle serait son expression. L'ordre des mots de l'Oraison Dominicale est à peu près le suivant : « Père notre, ciel dans ; nom ton béni ; règne ton vienne ; volonté ta faite, terre sur, ciel dans, comme, pain donne-nous quotidien ; péchés nos pardonne-nous ; offenses nos pardonne comme ceux offenser contre nous ; tentations n'induis pas, mais mal délivre du ; règne, puissance, gloire, tiens à jamais (1). »

J'ajouterai maintenant quelques citations empruntées au colonel Mallery :

« Le lecteur comprendra, sans qu'il soit besoin de l'expliquer, que l'on ne trouve point, dans le langage par signes, la phrase organisée telle qu'elle existe dans le langage civilisé, et qu'il n'y a point lieu de s'attendre à trouver des articles ou particules, un temps passif, des cas ou des genres grammaticaux, ou même ce qui semble être dans la langue civilisée un substantif ou un

(1) *Early History of Mankind*, p. 24-32.

verbe, un sujet ou un prédicat, un qualificatif ou une inflexion. Les signes radicaux, sans être spécifiquement telle ou telle partie de notre langage, peuvent être chacune d'elles tour à tour. Le langage par signes ne peut montrer par l'inflexion la dépendance réciproque des mots et des phrases. Des degrés de mouvement correspondant à des intonations vocales ne sont employés que dans la rhétorique, ou pour établir des degrés de comparaison. Les relations des idées et objets sont donc exprimées par leur situation, et le lien est établi quand il est rendu nécessaire par l'abstraction des idées. Celui qui parle par signes est un artiste qui groupe les personnes et les choses de façon à en montrer les relations, et le résultat est celui qu'on voit dans un tableau. Mais bien que l'artiste ait l'avantage de présenter dans une scène permanente et cohérente le résultat de plusieurs signes passagers, il ne peut le présenter que tel qu'il se présente à un seul moment. Celui qui parle par signes a la succession chronologique à sa disposition, ses scènes se déplacent et se jouent, se localisent et s'animent, et leur arrangement est donc plus varié et expressif (1). »

Voici l'ordre selon lequel serait traduite la parabole de l'Enfant prodigue par une personne qui parlerait par signes, et qui serait cultivée ; nous y joignons encore les remarques du colonel Mallery : « Une fois, homme un, fils deux. Fils cadet dire : père fortune votre partager ; part ma à moi donner. Père ainsi fils chaque, part sa donner. Jours quelques après, fils cadet, argent tout prendre, pays lointains aller, argent dépenser ; vin boire, nourriture bonne manger. Argent bientôt parti tout. Pays partout, nourriture peu, fils affamé très. Aller chercher hommes quelques me prendre à service. Monsieur rencontrer. Monsieur fils envoyer champs porcs nourrir. Fils cochons graines manger voir. Lui-même graines manger vouloir ; ne peut pas ; graines à lui personne donner. Fils pense, dit : père mon, domestiques nombreux, pain suffisant, part donner pouvoir, moi pas, affamé, mourir. Je décide : père, je vais vers, dire moi méchant, Dieu désobéir, vous désobéir, nom mon désormais fils non ! Moi indigne. Vous me travail donner, domestique comme. Ainsi fils

(1) *Loc. cit.*, p. 54.

en route partir. Père de loin regarder, fils voir, pitié, courir, rencontre, embrasser. Fils père dire : moi méchant, à vous désobéir, Dieu désobéir ; nom mon désormais fils non ! moi indigne. Mais père domestiques appeler, commander vêtement le plus beau apporter à fils, anneau doigt mettre, souliers pieds mettre, veau gras apporter, tuer. Nous tous manger, gais. Pourquoi ? Fils ce mon autre fois mort, maintenant vivant, autrefois perdu, maintenant retrouvé, réjouissons. »

« On peut remarquer non seulement d'après cet exemple, mais d'après des études générales, que le verbe « être », en tant que copule ou prédicant, n'existe pas dans le langage gesticulé. Il existe cependant parmi les sourds-muets comme assertion de présence ou d'existence, sous les formes du signe qui consiste à étendre les bras et mains en avant, et à ajouter ensuite le signe de l'affirmation. Il n'existe pas de gestes pour indiquer les notions de temps renfermées dans les mots *alors* et *quand*. Au lieu d'exprimer : « après avoir dormi j'irai à la rivière », les sourds-muets et les Indiens manifesteront leur intention de la façon que voici : « Sommeil fini, moi rivière aller ». Bien que le présent, le passé, et le futur s'expriment aisément par des signes, ils sont exprimés une fois pour toutes, dans leurs relations, et ceci fait, il n'y est pas revenu comme cela se fait habituellement dans le langage oral. L'inversion, par laquelle l'objet est placé avant l'action, est un trait caractéristique du langage des sourds-muets, et il semble qu'elle suive la méthode naturelle par laquelle les objets et les actes entrent dans la conception mentale. Dans l'action de frapper un rocher, la conception naturelle n'est pas d'abord l'idée abstraite de frapper dans le vide, sans rien voir, et sans intention de frapper quoi que ce soit en particulier, quand tout à coup un rocher surgit dans la vision mentale et reçoit le coup ; l'ordre est le suivant : la vision du rocher, l'intention de le frapper et l'acte de le frapper : d'où le signe, « je rocher frappe ». Comme exemple encore je rappellerai qu'un garçon sourd-muet représentant par signes l'action d'un homme tirant sur un oiseau dans un arbre, représenta d'abord l'arbre, puis l'oiseau venant s'y poser, puis le chasseur s'approchant et regardant l'oiseau, le visant avec son fusil, le bruit de la détonation, la chute et les dernières secousses de l'oiseau. Ce sont assuré-

ment les phases successives qu'eût parcourues un artiste occupé à crayonner le dessin, ou plutôt les dessins successifs pour raconter l'histoire...

« Les sourds-muets et les Indiens expriment souvent les degrés de comparaison en ajoutant au signe générique ou descriptif celui qui indique *gros* ou *petit*; *humide* serait « mouillé petit »; *frais* serait « froid petit », et *chaud* « tiède beaucoup. » La quantité ou force de mouvement indique souvent aussi une diminution ou augmentation correspondante, mais elle exprime souvent une nuance différente de signification, comme le dit le Dr Matthews en parlant du signe correspondant à *mauvais* et *mépris*. Cette modification dans le degré de mouvement s'emploie toutefois souvent aussi dans le but d'accentuer, comme nous élevons la voix en parlant, ou employons des italiques, en écrivant. Le prince de Wied donne un exemple de comparaison dans son signe pour *excessivement dur*, donnant d'abord le signe de *dur* (on ouvre la main gauche et on la frappe plusieurs fois avec le dos des doigts de la droite), puis celui pour *dur excessivement* (d'abord le signe de *dur*, puis on place l'index gauche sur l'épaule droite, et on étend le bras droit en l'élevant, et en dressant l'index vers le zénith). »

Je me suis quelque peu longuement occupé de la syntaxe du langage des signes, parce que ce langage est, comme l'on fait remarquer plus haut, le moyen le plus naturel, ou le plus immédiat, par lequel s'exprime la logique des réceptifs; c'est la moins symbolique ou la moins conventionnelle phase de la *facultas signatrix*, et l'étude de sa méthode présente de l'importance dans l'analyse générale que nous croyons devoir faire de cette faculté. Les points qui, dans l'analyse précédente, présentent le plus d'importance sont: l'absence de la copule et de différentes autres « parties du langage »; l'ordre dans lequel s'expriment les idées; les gestes descriptifs par lesquels les idées sont présentées sous la forme la plus correcte possible; et le fait qu'aucune idée abstraite de quelque généralité n'est jamais exprimée (1).

(1) Pour plus amples détails au sujet du langage par gestes, et venant à l'appui de ce qui vient d'être dit, voir Long: *Expedition to the Rocky Mountains*, et l'article de Kleinpaul dans *Völkerspsychologie*, etc., VI, 352-375. Leibniz a été le premier (*Collectanea Etymologica*, 1717) à étudier le sujet d'une façon scientifique.

## CHAPITRE VII

### ARTICULATION

Mon but, dans ce chapitre, sera de prendre une vue générale de l'Articulation en tant que développement spécial de la faculté générale de faire des signes, réservant pour les chapitres suivants un examen de la philosophie du langage parlé.

Au début de l'étude du langage articulé nous avons à distinguer quatre cas différents: premièrement, articulation par imitation inintentionnelle; en second lieu articulation inintentionnelle par manière d'exercice spontané ou instinctif des organes de la parole; troisièmement, compréhension de la signification des sons articulés ou mots; et quatrièmement, articulation avec une attribution intentionnelle de la signification comprise comme s'attachant aux mots. Je considérerai chacun de ces cas séparément.

L'imitation pure et simple, sans signification, de sons articulés, se trouve chez les oiseaux parleurs, chez les jeunes chiens, et assez fréquemment chez les sauvages, les idiots et chez les aliénés. Cette faculté, quelle qu'elle soit, ne nous arrêtera pas, car il est évident que la simple répétition d'un son verbal n'a pas de signification psychologique autre que l'imitation d'un son quelconque. L'imitation inintentionnelle spontanée ou instinctive se trouve chez les jeunes enfants, chez les sourds-muets sans instruction, et aussi chez les idiots (1).

Les enfants habituellement (mais non invariablement) com-

(1) Pour cette catégorie, voir les *Remarks on Education of Idiots*, de Scott. Le fait est signalé par la plupart des écrivains qui se sont occupés de la psychologie de l'idiot, et je l'ai fréquemment observé moi-même. Mais le cas des sourds-muets sans instruction est mieux à sa place ici, et c'est pourquoi je rapporterai ici un cas à l'appui. « C'est un fait très important pour le problème de l'origine du langage que même les muets de naissance qui n'ont jamais entendu parler, émettent de leur propre gré, et sans aucun enseignement, des sons vocaux plus ou moins articulés, auxquels ils attachent un sens défini, et qu'ils répètent sans cesse avec le même sens,